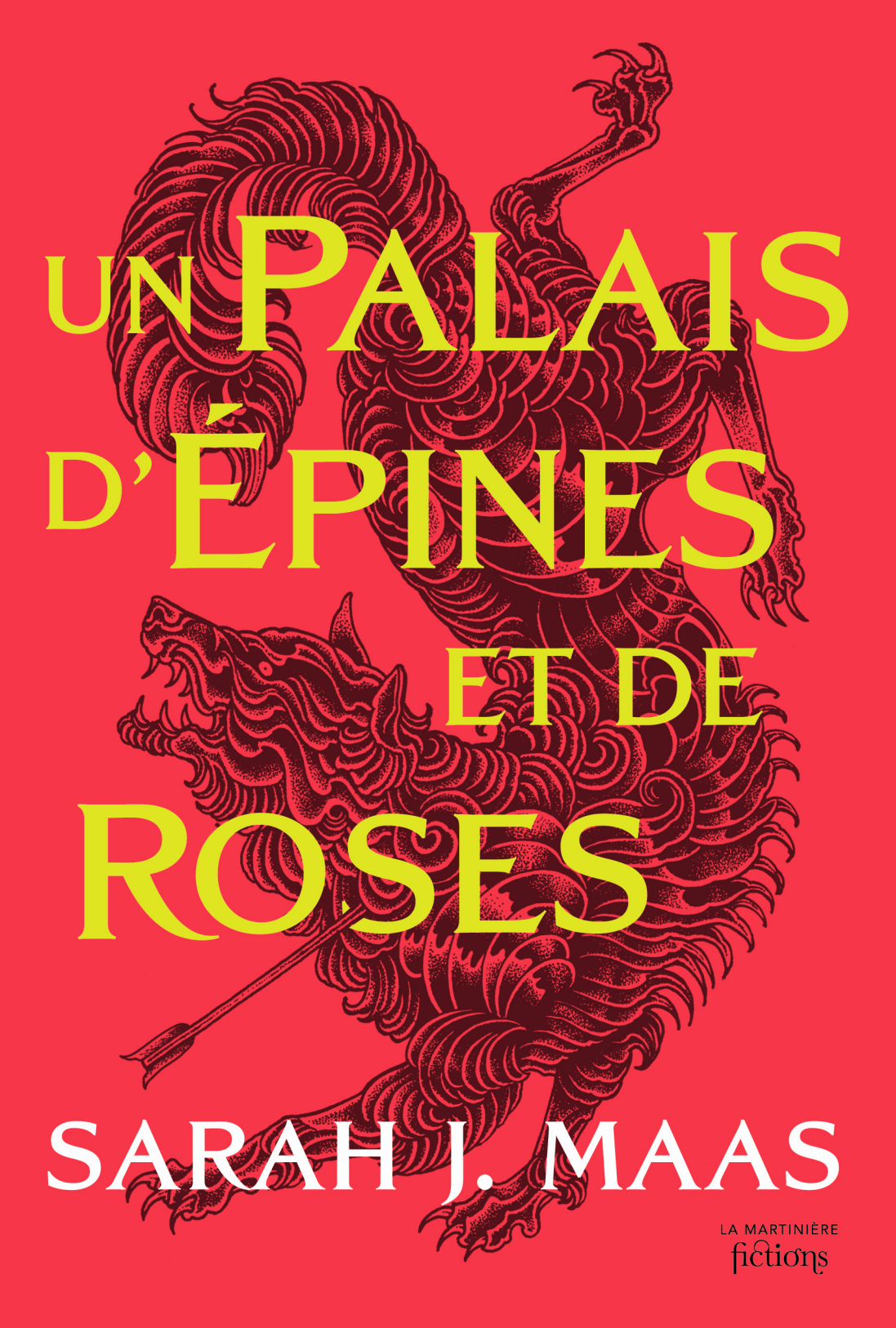

UN PALAIS D'ÉPINES ET DE ROSES
SARAH J. MAAS
LA MARTINIÈRE
fictions

UN PALAIS D'ÉPINES ET DE ROSES

De Sarah J. Maas,
dans le label La Martinière Fictions

THRONE OF GLASS
Disponible en format broché et en édition reliée collector

Throne of Glass, tome 1 – *Le Trône de verre*
Throne of Glass, tome 2 – *La Couronne de minuit*
Throne of Glass – *La Lame de l'Assassineuse*
Throne of Glass, tome 3 – *L'Héritière du Feu*
Throne of Glass, tome 4 – *La Reine des ombres*
Throne of Glass, tome 5 – *L'Empire des tempêtes*
Throne of Glass, tome 6 – *La Tour de l'aube*
Throne of Glass, tome 7 – *Le Royaume de cendres*

Design de couverture : Patti Ratchford
Illustration de couverture : HappyPets

Édition originale publiée sous le titre *A Court of Thorns and Roses*
par Bloomsbury Publishing, Inc., New York
© 2015, Sarah J. Maas
Carte © 2015, Kelly de Groot
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2017, La Martinière Fictions, un label des Éditions de
La Martinière, 57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris.

Pour la présente édition :
© 2026, La Martinière Fictions, un label des Éditions de
La Martinière, 57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris.
ISBN : 979-10-401-2790-1

www.lamartinieregroupe.com

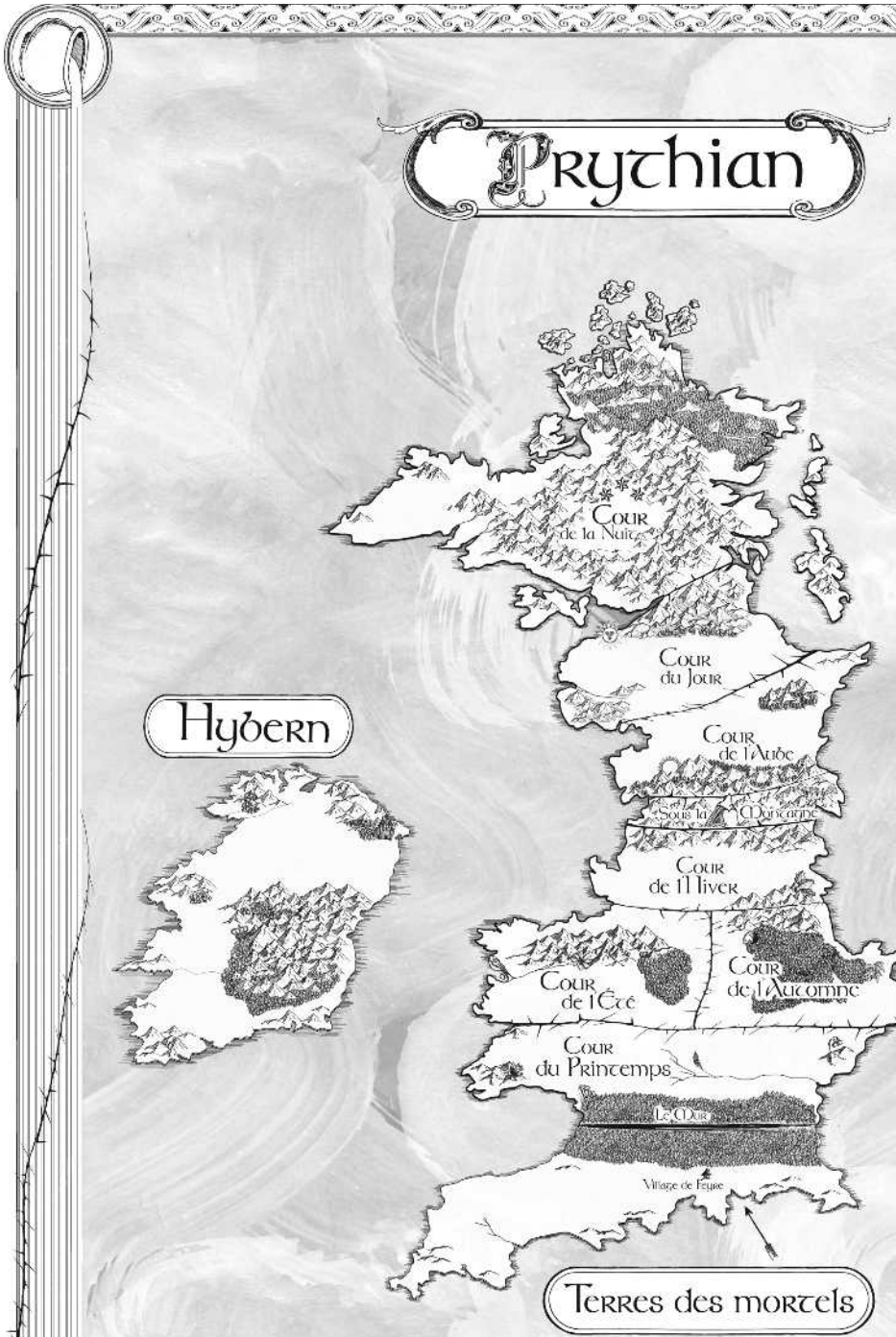
SARAH J. MAAS

UN PALAIS D'ÉPINES ET DE ROSES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Judith Descombey

LA MARTINIÈRE
fictions

Pour Josh
Parce que tu irais Sous la Montagne pour moi.
Je t'aime.


Prythian
Cour de la Nuit
Cour du Jour
Cour de l'Aube
Sous la Montagne
Cour de l'Hiver
Cour de l'Été
Cour de l'Automne
Cour du Printemps
Le Mur
Village de Feyre
Hybern
Terres des mortels


Royaume des immortels
Le Mur
Terres des mortels

CHAPITRE PREMIER

La forêt n'était plus qu'un labyrinthe de neige et de glace.

Depuis une heure que je scrutais les fourrés, j'avais fini par comprendre que l'affût sur une branche d'arbre n'était pas efficace. Les rafales de vent effaçaient certes mes traces, mais aussi celles de proies éventuelles.

Poussée par la faim, je m'étais aventurée plus loin de chez moi que je ne l'osais d'habitude, mais l'hiver était l'époque la plus dure pour la chasse. La plupart des animaux s'étaient trop profondément enfoncés dans les bois pour que je puisse les suivre. J'avais espéré que le maigre produit de mes chasses précédentes nous permettrait de tenir jusqu'au printemps, mais je m'étais trompée.

Je passai mes doigts gourds de froid sur mes cils pour en faire tomber les cristaux de neige. Nulle trace d'arbres dépouillés de leur écorce signalant le passage de daims. Ces derniers ne partiraient d'ici qu'après avoir mangé toute l'écorce à leur portée, et remonteraient vers le

nord, au-delà du territoire des loups, peut-être jusqu'aux terres de Prythian, où nul mortel n'osait se risquer à moins d'être las de vivre.

Cette idée me fit frissonner. Je la chassai pour me concentrer sur les alentours et sur ma tâche. C'était tout ce que je faisais depuis des années : consacrer toute mon énergie à survivre à la semaine, au jour, à l'heure qui venait. Pour l'instant, avec ces chutes de neige, j'aurais de la chance si je pouvais repérer quoi que ce soit, surtout du haut de mon arbre. J'y voyais à peine à cinq mètres devant moi. Réprimant un grognement de douleur, je remuai mes membres raides de froid pour décrocher mon arc de mon dos et descendis de mon perchoir.

La neige gelée crissa sous les semelles de mes bottes usées jusqu'à la trame et je grimaçai : visibilité réduite et bruit inopportun – j'allais rentrer encore bredouille.

La nuit tomberait bientôt. Si je m'attardais ici, je devrais rentrer chez moi dans l'obscurité et j'avais encore en mémoire les avertissements des chasseurs de la ville : des meutes de loups géants rôdaient dans les environs. Sans parler des rumeurs sur d'étranges créatures aperçues dans les parages, des êtres de haute taille et mortellement dangereux.

Tout sauf des immortels – c'étaient les prières que nos chasseurs adressaient à des dieux pourtant oubliés depuis longtemps, et je joignais secrètement les miennes aux leurs. Depuis huit ans que nous habitions ce village, à deux jours de voyage de la frontière de Prythian, terre des immortels, ces derniers nous avaient épargnés. Mais des marchands ambulants nous parlaient parfois de lointaines villes frontalières réduites en cendres. Ces récits, autrefois assez rares pour être considérés comme de simples rumeurs, étaient devenus quotidiens dans les nouvelles

qu'on se chuchotait les jours de marché au cours de ces derniers mois.

J'avais pris un risque considérable en m'aventurant aussi loin dans la forêt, mais nous avions fini notre dernière miche de pain la veille et nos restes de viande séchée l'avant-veille. Je préférais pourtant passer encore une nuit le ventre creux que de satisfaire l'appétit d'un loup – ou d'un immortel.

J'aurais néanmoins constitué un maigre festin, car depuis le début de cet hiver, je pouvais compter la plupart de mes côtes. J'évoluais aussi légèrement et aussi discrètement que possible entre les arbres, le poing pressé contre mon estomac vide et douloureux. Je savais d'avance l'expression que je lirais sur le visage de mes sœurs aînées si je rentrais de nouveau les mains vides.

Après quelques instants d'exploration minutieuse, je m'accroupis derrière un buisson enneigé à travers lequel je distinguais assez nettement une clairière et le petit ruisseau qui la traversait. Quelques trous dans sa surface gelée indiquaient qu'on s'en servait fréquemment pour la pêche. J'espérais qu'une proie passerait à ma portée.

Je plantai l'extrémité de mon arc dans la terre et posai le front contre la courbe grossière de son bois. Nous ne pourrions tenir une semaine de plus sans manger, et trop de familles mendiaient déjà auprès des plus riches dont la charité avait ses limites, comme j'avais déjà pu le constater.

J'adoptai une position plus confortable et me contraignis à respirer plus lentement, l'oreille tendue aux bruits de la forêt. La neige tombait sans répit, d'une blancheur immaculée sur les bruns et les gris du paysage. Et, malgré mes inquiétudes et mes membres engourdis, je parvenais à apaiser cette partie de moi-même sans repos et sans merci pour contempler les bois voilés de neige.

Autrefois, il était naturel de savourer le contraste de l'herbe de printemps sur la terre noire fraîchement retournée, ou celui d'une broche en améthyste sur de la soie émeraude. Aujourd'hui encore, je me permettais parfois de rêver au jour où, mes sœurs mariées, je resterais seule avec mon père, avec de quoi manger à notre faim, assez d'argent pour acheter de la peinture et coucher les couleurs et les formes que je voyais sur le papier ou les murs de notre chaumière.

Un rêve qui ne se réaliserait peut-être jamais. Je ne me souvenais même plus de la dernière fois que je m'étais arrêtée pour admirer quelque chose de beau ou d'intéressant.

Les heures volées dans une étable décrépite avec Isaac Hale ne comptaient pas : ces instants-là étaient avides, dépourvus de tout sentiment et parfois cruels, mais jamais beaux.

Le vent s'apaisa. Maintenant, la neige tombait mollement en gros flocons qui s'agglutinaient dans chaque creux d'arbre. Qu'elle était hypnotique, cette douce et mortelle beauté de la neige… L'idée de rentrer par les routes boueuses et gelées du village pour retrouver notre chaumière exiguë me répugnait.

Des buissons craquèrent de l'autre côté de la clairière. Quand je regardai à travers le fourré, j'eus le souffle coupé.

À moins de trente pas de moi se tenait une toute jeune biche que l'hiver n'avait pas encore trop amaigrie, mais qui avait assez faim pour arracher l'écorce d'un arbre. Sa viande pourrait nourrir toute ma famille pendant une semaine au moins. J'en avais l'eau à la bouche.

Je la visai sans faire plus de bruit que le vent soufflant dans des feuilles.

Elle déchirait des bandes d'écorce qu'elle mâchait lentement, inconsciente de la mort qui la guettait.

Je ferais sécher la moitié de sa viande et nous mangerions le reste. Nous pourrions en faire des ragoûts et des tourtes… Nous pourrions vendre sa peau ou en habiller l'un d'entre nous. Il me fallait de nouvelles bottes, mais Elain avait besoin d'un manteau et Nesta voudrait la même chose.

Mes doigts tremblaient. Tant à manger… Nous étions sauvés. J'inspirai à fond pour garder mon sang-froid et visai de nouveau.

Mais je vis alors une paire d'yeux dorés briller dans le buisson voisin du mien.

La forêt devint soudain silencieuse. Le vent tomba. La neige elle-même marqua comme un temps d'arrêt.

Nous autres mortels ne rendions plus aucun culte à des dieux, mais si j'avais encore su leurs noms, je les aurais tous implorés. Sous le couvert des fourrés, le loup s'approchait lentement de la clairière, les yeux fixés sur la biche.

Il était énorme, de la taille d'un poney. Ma bouche se dessécha à sa vue. C'était l'un des loups géants dont on m'avait signalé la présence.

Je n'en avais jamais vu d'aussi gros, mais la biche ne l'avait pas encore remarqué. S'il venait de Prythian, si c'était un immortel, être dévorée ne serait pas le pire des sorts. Si c'était un immortel, j'aurais déjà dû détaler.

Mais peut-être serait-ce rendre service au monde, à mon village et à moi-même que de tuer ce loup, à condition de ne pas être repérée. Je savais que je n'aurais aucun scrupule à lui décocher une flèche dans l'œil.

En dépit de sa taille, il ressemblait à un loup et se déplaçait comme un loup. *Un animal*, me rassurai-je. *Ce n'est qu'un animal.*

J'avais un couteau de chasse et trois flèches. Les deux premières étaient normales : sur un loup de cette taille, elles n'auraient probablement pas plus d'effet que des piqûres d'abeilles. Mais la troisième, la plus longue et la plus lourde, je l'avais achetée à un marchand ambulant un été où nous avions un peu d'argent. C'était une flèche taillée dans du frêne de montagne avec une pointe en fer.

Tout le monde savait que les immortels haïssaient le fer. Mais c'était le bois de frêne qui faisait vaciller leurs pouvoirs de magiciens et de guérisseurs assez longtemps pour qu'un être humain eût une chance de les tuer. Du moins, d'après ce qu'on racontait. La seule preuve que nous avions du pouvoir du frêne était sa rareté. Je n'en avais d'ailleurs jamais vu de mes propres yeux. Le Grand Fae les avait presque tous brûlés depuis longtemps. Il en restait très peu, pour la plupart chétifs et dissimulés dans des vergers ceints de hauts murs.

Je tirai vivement la flèche de mon carquois en réduisant mes mouvements au minimum pour être plus rapide et ne pas attirer l'attention de ce loup monstrueux. Elle était longue et assez lourde pour le blesser gravement, voire le tuer, si je visais bien.

Si je tuais le loup, la biche s'enfuirait. Si je tuais la biche, le loup me sauterait à la gorge ou se jetterait sur la carcasse de la biche, nous privant de fourrure et de viande.

Ma poitrine se serra douloureusement et je compris soudain que ma survie se ramenait à la question suivante : ce loup était-il seul ?

Je resserrai ma prise sur mon arc et tendis sa corde. J'étais plutôt bonne tireuse, mais je ne m'étais encore jamais retrouvée face à un loup. J'ignorais où je devais porter le coup et à quelle vitesse cette bête se déplaçait.

Et je ne pouvais me permettre de rater ma cible alors que je ne possédais qu'une flèche en frêne.

Si c'était bien un cœur d'immortel qui battait sous cette fourrure, tant mieux. Tant mieux, après tout ce que ses semblables nous avaient fait subir. Pour rien au monde je ne laisserais l'un de ces êtres se glisser dans notre village pour massacrer, mutiler et torturer. Il devait mourir ici et maintenant, et je serais ravie de l'abattre moi-même.

Le loup se rapprocha et une brindille craqua sous l'une de ses pattes monstrueuses. La biche se figea, regarda à droite puis à gauche, les oreilles dressées, sans le repérer. Comme le loup avançait contre le vent, elle ne pouvait le flairer.

La tête du loup s'abaissa et son puissant corps argenté, qui se fondait dans l'ombre, se ramassa sur lui-même. La biche regardait toujours dans la mauvaise direction.

Mon regard se posa sur le loup, puis de nouveau sur la biche. Le loup était seul, j'avais au moins cette chance. Mais s'il faisait fuir ma proie, je me retrouverais seule face à un loup géant affamé – et peut-être immortel – en quête du premier repas qu'il croiserait sur son chemin. Et s'il la tuait…

Si je me trompais, je ne serais pas la seule à y laisser la vie. Une vie qui n'était que dangers depuis huit ans que je chassais dans les bois, mais jusqu'ici je n'avais presque jamais commis d'erreurs.

Le loup jaillit du fourré en un éclair de gris, de blanc, de noir et de crocs jaunes luisants. À découvert, il paraissait encore plus gigantesque, un prodige de muscles, de rapidité et de force brute. La biche n'avait aucune chance de s'en tirer.

Je décochai la flèche alors qu'il lui brisait la nuque.

La flèche se ficha dans son flanc, et j'aurais juré avoir senti le sol trembler sous l'impact. Le loup jappa de douleur et lâcha la biche tandis que son sang giclait sur la neige – un sang qui avait l'éclat du rubis…

Il pivota dans ma direction, ses yeux jaunes écarquillés et son poil hérissé. Son grondement sourd vibrait jusqu'au creux de mon estomac vide alors que je me redressais dans un tourbillon de neige.

Mais le loup ne faisait que me… contempler. Sa fourrure était maculée de sang et ma flèche saillait crûment de son flanc. Il me considérait avec un mélange de lucidité et de stupéfaction qui me poussa à décocher une deuxième flèche, par précaution, au cas où l'intelligence que je décelais en lui aurait été d'essence immortelle et maléfique.

Le loup ne tenta même pas d'esquiver cette flèche, qui transperça son œil jaune, et s'effondra.

Ses pattes tressaillaient et son gémissement rauque perçait le sifflement du vent. C'était incroyable : il aurait dû être déjà mort. La flèche qui avait traversé son œil était enfoncée presque jusqu'à l'empennage

Loup ou immortel, peu importait désormais, avec cette blessure au flanc. Mes mains tremblaient pourtant quand je m'approchai de lui tout en restant à distance respectueuse. Il griffa le sol, mais sa respiration ralentissait déjà.

La neige virevoltait de nouveau autour de nous. J'observai le loup jusqu'au moment où son pelage de charbon, d'obsidienne et d'ivoire cessa de palpiter. J'étais désormais certaine que ce n'était qu'un loup malgré sa taille gigantesque.

L'étau se desserra dans ma poitrine et je poussai un soupir. Je savais au moins que la flèche en frêne était une arme mortelle, quelle que fût la nature de sa cible.

Un rapide examen de la biche me confirma que je ne pourrais porter qu'un seul animal et que ce serait déjà assez difficile.

Bien que cela me fît perdre de précieuses minutes, durant lesquelles n'importe quel prédateur aurait pu flairer l'odeur du sang frais, j'écorchai le loup et nettoyai mes flèches de mon mieux. Au moins, ce travail me réchauffait-il les mains. J'enveloppai la blessure de la biche dans le côté sanglant de la fourrure du loup avant de hisser le tout sur mes épaules. J'avais plusieurs kilomètres à parcourir pour rentrer chez moi et je ne voulais pas laisser dans mon sillage une traînée de sang qui aurait mené toutes sortes de prédateurs à ma chaumière.

Grognant sous l'effort, je saisis les pattes de la biche et jetai un dernier regard à la carcasse fumante du loup. Son œil intact regardait fixement le ciel chargé de neige et je regrettai un bref instant de n'éprouver aucun remords de l'avoir tué.

Mais nous étions au cœur de la forêt et en plein hiver.

CHAPITRE 2

Le soleil était couché quand je ressortis de la forêt, les jambes tremblantes. Mes mains crispées sur les pattes de la biche étaient devenues complètement insensibles. Même la protection de sa carcasse ne pouvait chasser le froid grandissant qui me transperçait.

Alors que je remontais le chemin de notre chaumière, portée seulement par la faim qui me donnait le vertige, les voix de mes sœurs me parvinrent de l'intérieur comme pour venir à ma rencontre. Je n'avais nul besoin d'entendre ce qu'elles disaient pour savoir qu'elles parlaient probablement d'un garçon ou des rubans qu'elles avaient vus à un étal du village alors qu'elles auraient dû fendre du bois, mais je ne pus réprimer un sourire.

Je raclai les semelles de mes bottes contre l'encadrement en pierre de la porte pour en faire tomber la neige. Des débris de glace se détachèrent de ses pierres grises, révélant les symboles de protection gravés autour du seuil. Mon père avait autrefois persuadé un charlatan de passage d'y inscrire ces symboles censés tenir les immortels à distance

en échange de l'une de ses sculptures sur bois. Mon père avait toujours été tellement incapable de faire quoi que ce soit pour nous que je n'avais pas eu le cœur de lui dire que ces symboles étaient inutiles. Les mortels ne possédaient ni pouvoirs magiques, ni la force et la rapidité hors du commun des immortels. Cet homme, qui se prétendait descendant d'un Grand Fae, avait seulement gravé des runes sur la chaumière et marmonné du charabia avant de poursuivre son chemin.

J'ouvris la porte en bois dont la poignée métallique glaça ma paume. La lumière m'aveugla quand j'entrai.

– Feyre ! fit doucement Elain d'une voix un peu étranglée.

Je battis des paupières, éblouie par le feu, et vis ma plus jeune sœur devant moi. Elle était enroulée dans une couverture, et ses cheveux d'or sombre, de la couleur que nous avions toutes trois, formaient une couronne parfaite autour de sa tête. Huit ans de pauvreté ne lui avaient pas enlevé le désir d'être belle.

– Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-elle sur un ton que la faim rendait âpre.

Pas un mot sur le sang dont j'étais maculée. J'avais depuis longtemps cessé d'espérer qu'elles remarqueraient si je rentrais ou non des bois le soir, tant que la faim ne les y pousserait pas. Ce n'était pas elles qui avaient fait une promesse à ma mère sur son lit de mort.

J'inspirai pour garder mon calme et me déchargeai de mon fardeau. La biche atterrit lourdement sur la table en bois.

– À ton avis ? ripostai-je d'une voix éraillée.

Je déroulai la fourrure du loup pour libérer la carcasse de la biche, puis, après avoir ôté et déposé mes bottes dans l'entrée, je me tournai vers Elain.

Ses yeux bruns – ceux de mon père – étaient fixés sur la biche.

– Ça te prendra longtemps de l'écorcher ?

Car ce serait à moi de m'en charger, bien entendu, et pas à elle, ni personne d'autre. Je n'avais jamais vu leurs mains empoissées de sang. J'avais appris à écorcher et à conserver mon gibier en suivant les instructions que d'autres m'avaient données.

Mon père et Nesta étaient encore assis près du feu, et ma sœur aînée ignorait notre père comme à son habitude. Elain ne détachait plus les yeux de la carcasse, une main pressée sur son ventre probablement aussi vide et douloureux que le mien. Non qu'elle fût cruelle : en cela, elle différait de Nesta, qui était née avec un rictus méprisant aux lèvres. Certaines réalités échappaient tout simplement à Elain. Ce n'était pas de la mesquinerie de sa part, si elle n'offrait jamais son aide. Il ne lui venait même pas à l'idée de se salir les mains. J'ignorais si elle était incapable de comprendre que nous étions pauvres, ou si elle s'y refusait.

Cela ne m'empêchait pas de lui acheter, quand j'en avais les moyens, des graines pour les fleurs qu'elle cultivait pendant la belle saison. Cela ne l'avait pas empêchée non plus de m'offrir trois petits pots de peinture rouge, jaune et bleue l'été au cours duquel j'avais acheté la flèche en frêne. C'était le seul cadeau qu'elle m'avait jamais fait et notre maison en gardait encore l'empreinte : petits entrelacs de vigne vierge et de fleurs le long des encadrements de fenêtres, des pas de portes et sur les arêtes de meubles, minuscules volutes de flammes sur les pierres bordant le foyer. Chaque instant de loisir que j'avais eu au cours de cet été d'abondance, je l'avais passé à orner notre maison de couleurs.

Nous n'avions plus connu d'été aussi insouciant depuis.

– Feyre, gronda la voix de basse de mon père.

Sa barbe brune était bien peignée et son visage lisse et sans défaut, comme ceux de mes sœurs.

– Quelle chance tu as eue aujourd'hui de pouvoir nous apporter ce festin, reprit-il.

Nesta ricana, ce qui était prévisible : tout éloge d'autrui suscitait généralement ses moqueries. Et elle tournait en ridicule chaque parole de mon père.

Je me redressai et m'appuyai d'une main à la table à côté de la biche pour foudroyer ma sœur du regard. De nous tous, c'était elle qui avait été la plus durement éprouvée par notre ruine. Elle haïssait notre père en silence depuis que nous avions dû fuir notre manoir.

Mais au moins, contrairement à mon père, Nesta ne radotait pas à propos de la richesse que nous étions censés retrouver un jour, Non, elle se contentait de dépenser l'argent que je ne dérobais pas à sa vue et ignorait généralement mon père. Parfois, j'aurais été incapable de dire lequel de nous était le plus malheureux et le plus amer.

Je regardai la carcasse de la biche, qui occupait toute la table branlante.

– Nous pourrons manger la moitié de la viande cette semaine et faire sécher l'autre moitié, proposai-je, consciente que ce serait moi qui ferais le gros du travail. Demain, j'irai au marché voir combien je pourrai tirer des peaux, conclus-je, plus pour moi-même que pour les autres.

La jambe estropiée de mon père était étendue devant lui aussi près du feu que possible. Le froid, la pluie ou le moindre changement de température envenimait les vilaines plaies autour de son genou. Sa canne était posée contre son fauteuil, une canne que Nesta avait tendance à laisser hors de sa portée.

« Il pourrait trouver de la besogne s'il avait moins honte de travailler », répondait-elle toujours quand je la réprimandais à ce sujet.

Elle lui en voulait tout autant de sa blessure, de ne pas s'être défendu quand un créancier et ses hommes de main avaient fait irruption chez nous et brisé son genou. Nesta et Elain s'étaient enfuies et barricadées dans la chambre. J'étais restée auprès de mon père, implorant la pitié de ces hommes et pleurant au milieu des cris et des craquements d'os. Pour finir, je m'étais salie et j'avais vomi sur les pierres du foyer. C'était seulement à ce moment-là que les hommes étaient partis. Nous ne les avions jamais revus.

Nous avions employé une bonne partie de l'argent qui nous restait à payer un guérisseur. Mon père avait mis six mois pour marcher à nouveau, et un an pour parcourir quelques kilomètres. Les quelques pièces qu'il rapportait à la maison quand on lui achetait ses sculptures de bois par simple charité ne suffisaient pas à nous nourrir. Cinq ans auparavant, nous avions dépensé tout l'argent qu'il nous restait et mon père ne pouvait ni ne voulait encore se déplacer. Il n'avait pas protesté quand j'avais annoncé ma décision de chasser en forêt.

Ce jour-là, il n'avait pas même tenté de se lever de son fauteuil auprès du feu, ni levé les yeux du bout de bois qu'il sculptait. Il m'avait laissée m'aventurer seule dans ces bois sinistres et mortellement dangereux où les chasseurs les plus aguerris ne se risquaient qu'avec précaution. Avec le temps, il était devenu un peu plus conscient du danger. Il montrait parfois un semblant de reconnaissance et se traînait en ville de temps à autre pour y vendre ses sculptures, mais ces efforts demeuraient rares.

– Je serais ravie d'avoir un nouveau manteau, fit Elain avec un soupir.

– J'ai besoin d'une paire de bottes, déclara Nesta au même moment en se levant de son fauteuil.

Je gardai le silence, car je ne voulais pas être entraînée dans l'une de leurs querelles, mais je regardai les bottes encore neuves de Nesta posées près de la porte. À côté d'elles, les miennes, trop petites, craquaient aux coutures.

– Mais je grelotte dans mon vieux manteau en loques, implora Elain. Je vais mourir de froid.

Ses larges yeux se posèrent sur moi.

– Je t'en prie, Feyre, insista-t-elle en prononçant mon nom dans un gémissement écœurant, et Nesta claqua de la langue avant de lui ordonner de se taire.

Je me bouchai mentalement les oreilles alors qu'elles commençaient à se chamailler pour savoir laquelle récolterait l'argent des fourrures, et remarquai que mon père se tenait maintenant devant la table, sur laquelle il s'appuyait pour examiner la biche. Je me raidis soudain, car il venait de repérer la peau du loup géant. Ses doigts encore lisses et élégants d'homme du monde la retournèrent et en caressèrent l'intérieur ensanglanté.

Ses yeux sombres rencontrèrent les miens. Ses lèvres ne formaient plus qu'une mince ligne.

– Feyre, murmura-t-il, où as-tu trouvé cela ?

– Là où j'ai trouvé la biche, répondis-je avec le même calme, mais sur un ton froid et tranchant.

Son regard devint humide.

– Feyre… un tel risque…, reprit-il.

– Je n'avais pas le choix, répliquai-je sur un ton plus sec que je l'aurais voulu.

J'aurais aimé lui dire : « Tu ne sors même pas de la maison. Sans moi, nous serions déjà morts de faim. »

– Feyre, répéta-t-il en fermant les yeux.

Mes sœurs s'étaient tues, et quand je levai les yeux, je vis Nesta froncer le nez de dégoût. Elle pinça mon manteau entre deux doigts.

– Tu pues comme un cochon qui s'est roulé dans son fumier. Pourrais-tu au moins faire semblant de ne pas être une paysanne inculte ?

Je dissimulai combien ses paroles me blessaient. Quand notre famille avait été ruinée, j'étais encore trop jeune pour avoir appris davantage que quelques bonnes manières et je savais à peine lire et écrire, ce qu'elle ne manquait jamais de me rappeler.

Elle recula et passa un doigt sur ses tresses brun doré.

– Retire ces vêtements dégoûtants, ordonna-t-elle.

Je pris tout mon temps en ravalant ce que j'avais envie de lui hurler. Elle avait trois ans de plus que moi, mais elle paraissait plus jeune. Ses joues étaient toujours teintées d'un rose vif.

– Pourrais-tu faire bouillir de l'eau et remettre du bois dans le feu ? demandai-je.

Mais je remarquai alors qu'il ne restait plus une seule bûche à côté du foyer.

– Je croyais que tu devais fendre du bois aujourd'hui, repris-je.

Nesta inspectait ses longs ongles bien nets.

– Je déteste fendre du bois : je récolte toujours des échardes, se justifia-t-elle en me regardant par-dessous ses longs cils noirs – de nous trois, c'était elle qui ressemblait le plus à notre mère. Et puis tu le fais bien mieux que moi, Feyre ! Tu es deux fois plus rapide. Tes mains sont faites pour ça : elles sont tellement calleuses…

Je serrai les dents.

– S'il te plaît, insistai-je en refrénant ma colère. Demain, lève-toi à l'aube pour fendre ce bois, sinon nous aurons un petit déjeuner froid, achevai-je en déboutonnant le haut de ma tunique.

Ses sourcils se froncèrent.

– C'est hors de question ! trancha-t-elle.

Mais je me dirigeais déjà vers la pièce exiguë où je dormais avec mes sœurs. Elain chuchota à Nesta quelques mots d'une voix implorante, ce qui lui valut une réponse cinglante. Je regardai mon père par-dessus mon épaule et lui montrai la biche.

– Prépare les couteaux, ordonnai-je sans le moindre effort pour être aimable. Je reviens dans un instant.

Et je refermai la porte sans attendre sa réponse.

La chambre était assez grande pour contenir une commode bancale et l'énorme lit en bois de fer dans lequel nous dormions toutes trois. Unique vestige de notre fortune d'antan, c'était un cadeau de noces de mon père à ma mère, le lit dans lequel nous étions nées et dans lequel ma mère était morte. Je n'y avais jamais touché lorsque j'avais repeint notre maison en de nombreux endroits au cours de ces dernières années.

Je jetai mes vêtements sur la commode et me renfrognai à la vue des ornements que j'avais peints autour des poignées des tiroirs : violettes et roses sur celui d'Elain, flammes sur celui de Nesta et nuit semée d'étoiles jaunes sur le mien. Je l'avais fait pour égayer cette pièce sombre, mais mes sœurs n'en avaient jamais soufflé mot. Je me demandais maintenant comment j'avais pu croire qu'elles le feraient.

Je poussai un grognement pour résister à l'envie de m'effondrer sur le lit.

Ce soir-là, nous eûmes du gibier rôti au dîner. Je savais que ce n'était pas raisonnable, mais je laissai tout le monde en reprendre un peu avant de déclarer qu'il ne fallait plus y toucher. Je passerais le lendemain à préparer le reste de la viande pour la faire sécher, puis à nettoyer les deux peaux pour les vendre au marché. Je connaissais quelques acheteurs qu'elles pourraient intéresser. Aucun ne m'en donnerait le juste prix, mais nous avions trop besoin d'argent et je n'avais ni le temps ni les moyens de me rendre à la ville la plus proche pour vendre ces peaux un meilleur prix.

Je suçais ma fourchette pour savourer les restes de graisse. Ma langue glissa sur les dents tordues. Ces couverts faisaient partie d'un modeste assortiment que mon père avait réussi à sauver pendant que les créanciers pillaient notre manoir. L'argenterie de la dot de ma mère était vendue depuis longtemps.

Ma mère… impérieuse et froide avec ses enfants, elle avait été joyeuse et brillante avec les nobles qui nous fréquentaient, et follement éprise de mon père, la seule personne au monde qu'elle aimait et respectait vraiment. Elle adorait également les fêtes, si bien qu'elle ne m'avait guère consacré de temps. Sauf pour se réjouir à l'idée que mes dons pour le dessin et la peinture constitueraient un atout en vue d'un mariage. Si elle avait vécu assez longtemps pour assister à notre ruine, ce malheur l'aurait brisée bien davantage qu'il ne l'avait fait avec mon père. Peut-être que sa mort précoce avait été une bénédiction pour elle.

Ça nous faisait toujours une bouche de moins à nourrir.

Il ne nous restait rien d'elle, sauf ce lit en bois de fer et la promesse que je lui avais faite.

Dès que j'envisageais de partir pour ne jamais revenir, j'entendais de nouveau cette promesse faite onze ans auparavant sur son lit de mort.

Restez toujours ensemble et veille sur ton père et tes sœurs, m'avait-elle recommandé. Je le lui avais promis, encore trop jeune pour lui demander pourquoi elle ne s'était pas adressée à mes sœurs ou à mon père. Mais je le lui avais juré et elle était morte. Et dans notre monde de mortels – qui survivait uniquement grâce à une promesse du Grand Fae vieille de cinq siècles, dans ce monde où nous avions oublié les noms de nos dieux –, une promesse avait valeur de loi. C'était à la fois une monnaie d'échange et un engagement sacré.

Il m'arrivait de haïr ma mère de m'avoir extorqué cette promesse. Mais peut-être que, dans le délire de sa fièvre, elle n'avait même pas eu conscience de ce qu'elle exigeait. Ou peut-être que l'approche de la mort l'avait rendue plus lucide sur le caractère de ses enfants et de son mari.

Je reposai ma fourchette et regardai les flammes de notre maigre feu danser sur les dernières bûches tout en étirant mes jambes endolories sous la table.

Je reportai mon attention sur mes sœurs. Comme à son habitude, Nesta pestait contre les villageois, ces rustres sans éducation, inconscients de la grossièreté de leurs vêtements. Dès notre ruine, les amies de mes sœurs leur avaient tourné le dos et Elain et Nesta traitaient depuis les paysans du village comme des fréquentations de qualité inférieure.

Je bus une gorgée d'eau chaude – car nous n'avions même pas de quoi acheter du thé ces jours-ci – en écoutant Nesta poursuivre son histoire.

– Alors je lui ai dit : « Si tu crois que tu peux me faire la cour aussi cavalièrement, je me verrai dans l'obligation de refuser ! » Et sais-tu ce qu'il m'a répondu ?

Elain était suspendue aux lèvres de Nesta, et mon père, visiblement perdu dans ses souvenirs, souriait en

regardant affectueusement sa bien-aimée Elain, la seule d'entre nous qui prît la peine de lui parler.

J'interrompis Nesta.

– Parles-tu de Thomas Mandray, le fils cadet du bûcheron ?

Les yeux bleu-gris de ma sœur se plissèrent.

– Oui, répondit-elle avant de se retourner vers Elain.

– Que veut-il ? demandai-je en jetant un regard à mon père, qui n'eut pas la moindre réaction, pas le moindre signe d'inquiétude ou seulement d'attention à ce que Nesta racontait.

– Il veut l'épouser, dit rêveusement Elain, et je cillai.

Nesta inclina la tête dans un mouvement que j'avais vu à des prédateurs. Je me disais parfois que sa volonté de fer aurait pu nous aider à survivre si elle avait été moins hantée par notre déchéance sociale.

– Quelque chose te dérange, Feyre ? s'enquit-elle en lançant mon nom comme une insulte, et je dus serrer les dents pour garder mon calme.

Mon père se tortilla dans son fauteuil. Je savais que j'avais tort de réagir aux provocations de ma sœur, mais je passai outre.

– Tu ne veux pas fendre de bois pour nous, mais tu es prête à épouser le fils d'un bûcheron ? demandai-je.

Nesta se redressa.

– Je croyais que tout ce que tu voulais, c'était nous voir mariées et parties afin d'avoir enfin le temps de peindre tes chefs-d'œuvre, ricana-t-elle en montrant le pied de digitales dont j'avais orné le bord de la table.

Je ne relevai pas l'insulte, même si je mourais d'envie de dissimuler les fleurs sous ma main. Peut-être les gratterais-je demain.

– Crois-moi, le jour où tu voudras épouser quelqu'un, je ne m'y opposerai pas, mais tu ne peux pas te marier avec Thomas.

Les narines de Nesta frémirent.

– Tu ne pourras rien y changer, déclara-t-elle. Clare Beddor m'a dit cet après-midi qu'il me fera sa demande dans quelques jours. Alors je ne serai plus forcée de manger des miettes, dit-elle avec un mince sourire. Et je n'aurai pas besoin de me rouler dans le foin comme une bête avec Isaac Hale.

Mon père toussota pour dissimuler sa gêne et détourna les yeux vers son lit placé près du feu. Soit par crainte, soit par remords, il n'avait jamais réprimandé Nesta et ce n'était visiblement pas aujourd'hui qu'il allait commencer, même si c'était la première fois qu'il entendait parler d'Isaac.

Je posai les mains à plat sur la table et toisai Nesta. Elain retira sa main toute proche de la mienne comme si elle craignait que le sang et la boue dont mes ongles étaient incrustés salissent sa peau laiteuse.

– La famille de Thomas est à peine plus riche que la nôtre, repris-je en réprimant un grondement. Chez eux, tu ne serais qu'une bouche de plus à nourrir. S'il ne le comprend pas, ses parents devraient le savoir pour lui.

Mais Thomas savait à quoi s'en tenir. Nous nous étions déjà croisés en forêt. J'avais surpris son regard affamé quand il m'avait repérée un jour que je rapportais quelques lapins. Je n'avais jamais tué d'être humain, mais ce jour-là, le couteau de chasse passé à ma ceinture m'avait brûlé le flanc. J'avais soigneusement évité Thomas depuis.

– Nous ne pouvons pas payer de dot, poursuivis-je fermement, mais d'une voix plus douce. Pour aucune de vous.

Si Nesta voulait absolument partir, tant mieux. Son départ me rapprocherait de ce paisible avenir dans lequel j'aurais de quoi manger et assez de loisir pour peindre. Mais nous n'avions rien, strictement rien pour inciter le moindre prétendant à me libérer de mes sœurs.

– Nous nous aimons, insista Nesta, et Elain l'approuva de la tête.

Je réprimai un éclat de rire. Depuis quand avaient-elles renoncé à des aristocrates pour faire les yeux doux à des paysans ?

– Ce n'est pas l'amour qui remplit un ventre affamé, ripostai-je en soutenant son regard.

Elle se leva d'un bond comme si je l'avais frappée.

– Tu es jalouse, c'est tout ! lança-t-elle. J'ai entendu dire qu'Isaac va épouser une fille de Greenfield bien dotée.

Je le savais déjà, car Isaac s'en était vanté lors de notre dernier rendez-vous.

– Jalouse ? répétai-je lentement en refoulant ma fureur. Nous n'avons rien à offrir à ces gens – ni dot ni bétail. Thomas a peut-être envie de t'épouser, mais pour les siens, tu ne seras qu'un fardeau.

– Qu'est-ce que tu en sais ? souffla Nesta. Tu n'es qu'une bête sauvage qui se permet de nous aboyer des ordres. Continue ainsi, et un de ces jours, Feyre, il ne restera plus personne pour se souvenir de toi, ni se soucier que tu aies existé.

Elle sortit en trombe de la salle, suivie d'Elain qui lui exprimait toute sa sympathie. Elles claquèrent la porte de notre chambre assez violemment pour faire vibrer la vaisselle sur la table.

J'avais déjà entendu ces paroles et je savais que Nesta me les avait répétées parce que j'avais tressailli la première

fois qu'elle me les avait crachées au visage. Elles me blessaient toujours autant.

Je bus une longue gorgée à ma chope ébréchée. Le banc en bois grinça sous le poids de mon père quand il changea de position. J'avalai une nouvelle gorgée avant de parler.

– Tu devrais lui faire entendre raison.

– Que pourrais-je lui dire ? répondit-il, les yeux fixés sur une marque de brûlure de la table. S'ils s'aiment…

– Ils ne peuvent pas s'aimer… pas lui, en tout cas. Pas avec cette famille de misérables. J'ai vu comment il se conduit au village. Il ne désire qu'une chose d'elle, et ce n'est certainement pas sa main…

– Nous avons autant besoin d'espoir que de pain et de viande, m'interrompit-il, le regard lucide comme cela lui arrivait rarement. Nous avons besoin d'espoir pour survivre. Laisse-lui cet espoir, Feyre. Laisse-la imaginer une vie meilleure, un monde meilleur.

Je me levai, les poings serrés, mais je ne pouvais me réfugier nulle part dans cette chaumière de deux pièces. Je regardai la peinture délavée de la digitale au bord de la table. Celle des corolles extérieures s'écaillait et pâlissait et la partie inférieure de la tige était déjà effacée. Dans quelques années, cette peinture aurait disparu, et avec elle toute trace de son passage comme du mien dans ces lieux.

Quand je regardai de nouveau mon père, mes yeux étaient durs.

– Un monde meilleur ? Ça n'existe pas, répondis-je.

CHAPITRE 3

La neige piétinée de la route de notre village était éclaboussée de noir par le passage des charrettes et des chevaux. Elain et Nesta faisaient la grimace en évitant les endroits les plus sales sur notre chemin. Je savais pourquoi elles m'accompagnaient : après avoir regardé les fourrures que j'avais pliées dans ma sacoche, elles avaient saisi leurs manteaux.

Elles ne m'avaient pas adressé la parole depuis la veille au soir. Nesta s'était néanmoins levée à l'aube pour fendre du bois, probablement parce qu'elle savait que je vendrais les peaux au marché ce jour-là et que je rentrerais avec de l'argent. Elles m'avaient donc suivie sur la route solitaire sinuant au milieu des champs couverts de neige jusqu'à notre misérable village.

Ses maisons en pierre banales et ternes paraissaient encore plus lugubres dans la lumière blafarde de l'hiver. Mais en ce jour de marché, la place du village serait peuplée de vendeurs qui auraient bravé le froid âpre du petit matin.

Une odeur de nourriture nous parvenait à cent mètres, d'alléchantes senteurs d'épices qui ravivaient mes souvenirs. Derrière moi, Elain laissa échapper un faible gémissement. Épices, sel, sucre… des articles rares pour la plupart des habitants du village et bien trop coûteux pour notre bourse.

Si je vendais mes fourrures un bon prix, peut-être pourrais-je nous acheter quelque friandise. J'ouvrais la bouche pour le proposer quand, à l'angle d'une rue, nous nous arrêtâmes brusquement, manquant de peu nous bousculer.

– Puisse la Lumière immortelle vous éclairer, mes sœurs, dit la jeune femme en robe pâle qui nous barrait le passage.

Nesta et Elain claquèrent de la langue et je réprimai un grognement excédé. C'était le comble : la présence des Enfants des Élus un jour de marché ne pourrait que semer la distraction et l'agacement. Les anciens leur permettaient généralement de passer quelques heures au village, mais la simple présence de ces crétins fanatiques qui adoraient encore les Grands Fae rendait tout le monde nerveux, à commencer par moi. Les Grands Fae avaient été nos seigneurs à une époque lointaine et le moins qu'on pût dire, c'est qu'ils n'avaient guère fait preuve de bonté envers nous.

La jeune femme ouvrit ses bras blancs comme la lune dans un geste de salut et ce mouvement fit tinter les clochettes de son bracelet d'argent pur.

– Pouvez-vous nous accorder un instant pour entendre la Parole des Élus ? demanda-t-elle.

– Non, ricana Nesta sans même lui accorder un regard, et elle poussa Elain du coude pour repartir.

Les cheveux noirs dénoués de la jeune femme brillaient dans le soleil matinal et son visage frais et propre était illuminé par le joli sourire qu'elle nous adressait. Elle était accompagnée de cinq autres jeunes gens et jeunes filles aux cheveux longs qui observaient le marché, à la recherche d'autres personnes à accoster.

– Cela ne vous prendra qu'une minute, insista l'une de ses compagnes en faisant un pas vers Nesta.

Ce fut véritablement impressionnant de voir Nesta se redresser de toute sa taille, dégager ses épaules et toiser la jeune femme telle une reine détrônée.

– Gardez vos insanités de fanatiques pour les niais, dit-elle. Vous ne trouverez personne à convertir parmi nous.

La fille recula et une ombre passa dans ses yeux bruns. Je réprimai une grimace. Ce n'était pas la meilleure manière d'agir avec ces illuminés, qui pouvaient devenir de vraies nuisances si on les provoquait.

Nesta leva la main et remonta la manche de son manteau pour montrer le bracelet en fer qu'elle portait toujours. Elain avait le même. Elles les avaient achetés ensemble plusieurs années auparavant. La jeune femme tressaillit et ses yeux s'agrandirent.

– Tu as vu ? siffla Nesta en faisant un pas vers elle, et l'autre recula. Voilà ce que tu devrais porter, au lieu de ces clochettes en argent pour attirer ces monstres d'immortels.

– Comment osez-vous offenser aussi bassement nos amis immortels…

– Va prêcher ailleurs ! cracha Nesta.

Deux jolies fermières potelées passèrent devant nous, bras dessus bras dessous, pour se rendre au marché. Alors

qu'elles approchaient des illuminés, leurs visages exprimèrent le même dégoût que les nôtres.

– Putain d'immortels ! lança l'une d'elles à la jeune femme, et je ne pus que l'approuver.

Les Enfants des Élus se taisaient. L'autre fermière, qui était assez riche pour porter un collier en fer tressé, plissa les yeux et sa lèvre supérieure se retroussa sur ses dents.

– Ne savez-vous donc pas tout ce que ces monstres nous ont fait subir pendant des siècles, pauvres crétins ? gronda-t-elle. Et ce qu'ils nous font encore subir pour leur amusement dès qu'ils en ont l'occasion ? Vous méritez le sort qui vous attend chez eux. Des imbéciles et des putains, voilà ce que vous êtes !

Nesta approuva d'un signe de tête tandis que les fermières poursuivaient leur chemin. Nous nous retournâmes vers la jeune femme plantée devant nous et Elain elle-même grimaça de dégoût.

Mais la jeune femme inspira et son visage se rasséréna.

– Moi aussi, je vivais dans l'ignorance jusqu'au jour où j'ai entendu la Parole des Immortels, reprit-elle. J'ai grandi dans un village aussi sombre et sinistre que celui-ci. Mais il y a moins d'un mois, une amie de ma cousine s'est rendue à la frontière, car elle faisait partie des jeunes gens envoyés en offrande à Prythian, et elle n'est pas revenue. Aujourd'hui, elle est l'épouse d'un Grand Fae et vit dans l'aisance et la richesse, et c'est ce qui pourrait vous arriver, à vous aussi, si vous preniez le temps de…

– Elle a probablement été dévorée et c'est pour cette raison qu'elle n'est pas rentrée, coupa Nesta.

Ou pire, pensai-je. Je n'avais jamais rencontré les cruels Grands Fae à l'allure vaguement humaine qui régnaient sur Prythian, ni les immortels vivant sur leurs terres, ces créatures ailées et écailleuses aux longs bras d'araignée

qui pouvaient vous entraîner sous terre à des profondeurs insondables. J'ignorais lesquels étaient les pires.

Le visage de l'illuminée se durcit.

– Nos bons maîtres ne nous feraient jamais de mal, assura-t-elle. Prythian est une terre de paix et d'abondance. S'ils vous accordaient le privilège de leur attention, vous seriez heureuses de vivre parmi eux.

Nesta leva les yeux au ciel. Le regard d'Elain allait et venait entre nous et les villageois qui nous observaient. Il était temps de repartir.

Quand Nesta ouvrit la bouche pour riposter, je m'interposai entre elle et l'Enfant des Élus. J'examinai sa robe bleu pâle, ses bijoux en argent et sa peau immaculée.

– C'est une rude bataille que vous livrez, lui dis-je.

– Mais pour une bonne cause, répondit-elle avec un sourire béat.

– Non, certainement pas, répliquai-je après avoir doucement poussé Nesta pour la faire repartir.

Je sentais le regard des Enfants des Élus sur nous tandis que nous entrions sur la place du marché, mais je ne me retournai pas. Ils repartiraient bien assez tôt prêcher dans une autre ville et nous devrions faire un détour pour les éviter sur le chemin du retour. Quand nous fûmes assez loin, je regardai mes sœurs par-dessus mon épaule. Le visage d'Elain restait crispé de dégoût, mais les yeux de Nesta étaient orageux et ses lèvres ne formaient plus qu'une mince ligne. Je me demandai si elle serait capable de faire demi-tour pour en venir aux mains avec la jeune fille.

Mais ce n'était pas ma principale préoccupation dans l'immédiat.

– Je vous retrouve ici dans une heure, annonçai-je à mes sœurs, et, sans leur laisser le temps de m'emboîter le pas, je disparus dans la foule du marché.

Je soupesai en quelques minutes les trois possibilités qui s'offraient à moi : mes deux acheteurs habituels – le cordonnier buriné et le drapier qui venaient d'une ville voisine –, ou cette femme de stature colossale assise au bord de la fontaine du marché. Sans charrette ni éventaire, elle avait l'allure d'une reine. Les cicatrices et les armes qu'elle arborait indiquaient assez clairement sa condition : c'était une mercenaire.

Je sentais sur moi les regards du cordonnier et du drapier et le feint détachement avec lequel ils observaient ma sacoche. Parfait, me dis-je. Ce genre de situation m'était familier.

Je m'approchai de la mercenaire, dont les épais cheveux noirs coupés court formaient un casque. Son visage bronzé paraissait taillé dans le granit. Ses yeux noirs se plissèrent à ma vue. Des yeux très intéressants, aux multiples nuances de noir traversées de lueurs mordorées. Je redressai les épaules tandis que la mercenaire m'examinait pour décider si je représentais une menace ou un employeur possible. La vue de ses armes luisantes et dangereusement affûtées me fit déglutir et je m'arrêtai à distance respectueuse d'elle.

– Je n'accepte pas de paiement en nature pour mes services, annonça-t-elle avec un accent que je n'avais encore jamais entendu. Je ne prends que les espèces sonnantes.

– Alors vos chances de trouver un emploi seront plutôt maigres par ici, déclarai-je tandis que les villageois qui passaient devant nous affectaient l'indifférence.

Même si elle était assise, j'avais l'impression d'être minuscule face à elle.

– Que me voulez-vous, fillette ? demanda-t-elle.

Elle devait avoir entre vingt-cinq et trente ans tout au plus, mais je lui faisais sans doute l'effet d'une petite fille dégingandée et en haillons.

– J'ai une fourrure de loup et une peau de biche à vendre. J'ai pensé que cela pourrait vous intéresser.

– Vous les avez volées ?

– Non, assurai-je en soutenant son regard. J'ai chassé ces bêtes moi-même, je peux vous le jurer.

Ses yeux sombres me scrutaient.

– Comment, reprit-elle.

Ce n'était pas une question, mais un ordre. Celui de quelqu'un qui avait rencontré des hommes sans foi ni loi, et qui les en avait punis comme ils le méritaient.

Je lui racontai comment j'avais tué le loup, et quand j'eus fini, elle désigna ma sacoche.

– J'aimerais les voir.

Et je sortis les deux peaux soigneusement pliées.

– Vous n'avez pas menti sur la taille du loup, murmura-t-elle, mais je ne crois pas que c'était un immortel.

Elle examina les peaux d'un œil connaisseur en passant les mains sur chacune, puis m'indiqua son prix.

Je dus faire un effort pour dissimuler ma stupeur. Ce prix était largement supérieur à la valeur de ces peaux. Je dévisageai la mercenaire en silence.

Elle regardait fixement derrière moi.

– Je suppose que les deux jeunes filles qui nous observent de l'autre côté de la place sont vos sœurs. Vous avez les mêmes cheveux cuivrés et le même air affamé, fit-elle.

En effet, mes sœurs essayaient d'écouter ce que nous disions sans se faire repérer.

– Je n'ai pas besoin de votre pitié, répondis-je.

– Pas de ma pitié, mais de mon argent, et les acheteurs sont rares ce matin. Tout le monde est trop distrait par ces illuminés aux yeux de veau qui beuglent sur la place.

Elle désigna du menton les Enfants des Élus, qui persistaient à agiter leurs clochettes d'argent et à se planter devant les passants.

Lorsque je la regardai de nouveau, elle avait un léger sourire.

– À vous de choisir, fillette.

– Pourquoi faites-vous ça ?

Elle haussa les épaules.

– Quelqu'un en a fait autant pour moi et les miens alors que nous en avions cruellement besoin, répondit-elle.

Je l'observais en réfléchissant.

– Mon père fait des sculptures sur bois. Je pourrais vous en céder quelques-unes avec les fourrures afin que ce marché soit plus équitable, proposai-je.

– Non, je voyage léger : ça m'encombrerait. Mais ça, fit-elle en tapotant les fourrures, ça m'épargnera la peine de les tuer moi-même.

J'acquiesçai et mes joues devinrent brûlantes alors qu'elle plongeait la main dans la poche de son lourd manteau. Elle en tira une bourse gonflée d'argent, voire d'or à en juger par le tintement de son contenu. Les mercenaires étaient grassement payés sur nos terres.

Notre territoire était trop réduit et nous autres villageois étions trop pauvres pour entretenir une armée chargée de surveiller le mur séparant notre pays du royaume de Prythian. Nous devions nous en remettre aux termes du Traité conclu cinq cents ans auparavant avec les immortels. En revanche, les gens de condition pouvaient louer des mercenaires comme cette femme pour garder leurs terres à la frontière. C'était aussi inutile

que les symboles tracés sur le seuil de notre chaumière. Nous savions tous qu'il était impossible de se défendre contre les immortels. Nous l'avions appris dès nos premiers jours, par les berceuses avec lesquelles on nous endormait et les chansons à l'école. Même si mes sœurs et moi-même n'avions jamais rien vu de semblable, nous savions qu'un Grand Fae pouvait réduire nos os en poussière à cent mètres de distance.

Nous nous efforcions pourtant de croire qu'il existait des moyens de se protéger d'eux. Au marché du village, deux éventaires proposaient amulettes, incantations et objets en fer. Même s'ils avaient vraiment été efficaces, ils ne nous auraient accordé qu'un bref répit : face aux immortels, la fuite était aussi vaine que le combat. Nesta et Elain n'en portaient pas moins leurs bracelets en fer dès qu'elles sortaient. Isaac lui-même en avait un. Il m'avait proposé de m'en acheter un, mais j'avais refusé, car cela m'aurait paru trop intime, comme un rappel constant de ce que nous étions et n'étions pas l'un pour l'autre.

La mercenaire déposa les pièces dans la paume de ma main tendue et je les fourrai dans ma poche, où elles pesaient aussi lourd qu'une meule. Il était impossible que mes sœurs n'aient pas repéré cet argent. Elles étaient probablement en train de réfléchir au moyen de me persuader de leur en remettre une partie.

– Merci, dis-je à la mercenaire, sans parvenir à voiler l'âpreté de ma voix, car je sentais mes sœurs se rapprocher de nous comme des vautours tournant autour d'une carcasse.

Elle caressa la fourrure du loup.

– Et maintenant, voici un bon conseil, commença-t-elle, et je haussai les sourcils. Ne t'enfonce pas trop dans les bois. Je ne voudrais même pas m'approcher de l'endroit

où tu as eu ces peaux. Là-bas, un loup de cette taille ne serait que le cadet de tes soucis. J'entends de plus en plus souvent parler de créatures qui se glissent dans ces bois par les brèches du mur.

Cette évocation me fit frissonner.

– Vont-elles… nous attaquer ? demandai-je.

Si ces récits étaient fondés, je partirais avec ma famille vers le sud, loin de ce mur invisible, avant que ces créatures envahissent nos misérables terres marécageuses.

Il y avait longtemps, plusieurs millénaires, mes semblables avaient été esclaves des Grands Fae. En ce temps-là, nous leur avions bâti des cités fabuleuses et florissantes avec notre sang et notre sueur, ainsi que des temples pour leurs dieux. Mais un jour, nous nous étions soulevés contre eux. La guerre qui avait éclaté avait été si sanglante et si impitoyable que pas moins de six reines mortelles s'étaient succédé avant la signature d'un traité de paix imposant l'érection du mur. Le nord de notre monde avait été cédé aux Grands Fae et aux immortels, le sud à nous autres, faibles mortels, désormais contraints de lutter âprement pour survivre.

– Personne ne sait ce que les Fae mijotent, déclara la mercenaire, le visage dur comme la pierre. Nous ignorons si leurs Grands Seigneurs perdent le contrôle de leurs créatures ou s'il s'agit d'attaques préméditées. J'ai gardé les terres d'un vieux noble qui affirmait que la situation s'était dégradée au cours des cinq dernières décennies. Il s'est embarqué pour le sud il y a deux semaines en me conseillant d'en faire autant. Avant son départ, il m'a confié qu'une nuit, une bande de martax avait franchi le mur et détruit la moitié de son village.

– Des martax ? soufflai-je.

Je savais qu'il existait différentes sortes d'immortels, mais je connaissais seulement le nom de quelques-unes d'entre elles.

Une ombre passa dans les yeux noirs de la mercenaire.

– Leur corps est comme celui d'un ours, leur tête ressemble à celle d'un lion, ils ont trois rangées de dents plus aiguës que celles d'un requin et ils sont plus féroces que ces trois bêtes réunies, dit-elle. Ils ont littéralement réduit les habitants de ce village en lambeaux, d'après le vieux noble.

J'en eus la nausée. Derrière nous, mes sœurs me paraissaient très vulnérables, avec leur peau pâle et tendre qu'un rien aurait pu déchiqueter. Face aux martax, nous n'aurions aucune chance de survivre. Décidément, ces Enfants des Élus n'étaient que des crétins fanatisés.

– Tout le monde ignore la raison de ces attaques, reprit la mercenaire. Je sais seulement que ça m'apportera de la besogne supplémentaire et que vous aurez intérêt à rester loin du mur, surtout si les Grands Fae viennent par ici, ou, pire, un de leurs Grands Seigneurs. À côté d'eux, les martax ne sont que des toutous.

J'observais ses mains couvertes de cicatrices et d'engelures.

– Avez-vous déjà rencontré une autre espèce d'immortel ? demandai-je.

Son regard se ferma.

– Je ne crois pas que vous aimeriez connaître la réponse à cette question si vous voulez garder votre petit déjeuner, fit-elle.

Je me sentais déjà nauséeuse – nauséeuse et fébrile.

– Quelles créatures peuvent être plus dangereuses que les martax ? interrogeai-je.

La mercenaire retroussa la manche de sa veste épaisse, découvrant un avant-bras bronzé et musclé couvert de vilaines cicatrices en dents de scie…

– Celle-là n'avait ni la force ni la taille d'un martax, mais sa morsure était venimeuse, répondit-elle. Deux mois… c'est le temps que j'ai passé alitée. Et il m'en a fallu quatre pour être de nouveau capable de marcher.

Elle remonta le bas de son pantalon. Je fus frappée par la beauté de ce qu'elle exposait alors même que sa vue me révulsait. Sur sa peau hâlée, les veines étaient d'un noir d'encre et formaient comme une toile d'araignée.

– Le guérisseur m'a dit qu'on ne pouvait rien y faire et que j'avais de la chance de pouvoir encore marcher avec tout ce poison dans les jambes, expliqua-t-elle. Peut-être que ça me tuera ou m'estropiera un jour, mais j'aurai toujours la satisfaction d'avoir tué cette bête.

Je sentis mon sang se glacer dans mes veines tandis qu'elle rabaissait le bas de son pantalon.

– Merci pour votre avertissement, lui dis-je.

Ses yeux se posèrent derrière moi et elle m'adressa un sourire où perçait l'amusement.

– Bonne chance, répondit-elle.

Un instant plus tard, une main frêle se referma sur mon avant-bras et m'entraîna. Je devinai que c'était Nesta avant même de l'avoir vue.

– Ces gens-là sont dangereux. Ne t'approche plus d'eux, siffla-t-elle, tandis que ses doigts s'enfonçaient dans mon bras et qu'elle m'éloignait de la mercenaire.

Je dévisageai Nesta, puis Elain, dont le visage était livide et figé.

– Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ? m'enquis-je calmement.

Nesta n'avait pas l'habitude de m'avertir d'un danger. Elain était la seule personne de la famille sur laquelle elle se sentait tenue de veiller.

– Ces gens-là sont des brutes. Ils raflent tout l'argent qu'ils peuvent, y compris par la force, déclara-t-elle.

Je regardai la mercenaire qui examinait ses nouvelles fourrures.

– Elle t'a volée ? demandai-je.

– Pas elle, murmura Elain. Un homme de passage. Nous n'avions que quelques pièces, mais ça l'a rendu fou et…

– Pourquoi ne l'as-tu pas dénoncé ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

– Qu'est-ce que tu aurais pu faire ? railla Nesta. Le défier au combat avec ton arc et tes flèches ? Et qui, dans ce trou, se serait soucié de nous si nous avions dénoncé le vol ?

– Ton cher Thomas Mandray, peut-être ? lançai-je froidement.

Les yeux de Nesta étincelèrent, mais son regard s'arrêta soudain derrière moi. Puis elle m'adressa un semblant de sourire, probablement au souvenir de l'argent que j'avais en poche.

– Ton bon ami t'attend, annonça-t-elle.

Je me retournai. Isaac nous observait depuis l'autre côté de la place, les bras croisés et adossé à un mur. Bien qu'il fût l'aîné du seul fermier fortuné du village, il était amaigri par l'hiver et ses cheveux bruns étaient embroussaillés. Assez beau, réservé, avec une voix douce, il cachait sous cette apparence avenante un caractère farouche à l'origine de notre attirance mutuelle, car nous nous savions tous deux condamnés à une existence misérable.

Nous nous connaissions de loin depuis plusieurs années, depuis que ma famille était venue vivre au village, mais je n'avais guère pensé à lui jusqu'à cet après-midi où nous avions fait un bout de chemin ensemble dans la grand-rue. Nous avions seulement parlé des œufs qu'il apportait au marché dans un panier. J'avais admiré leurs nuances – brun, roux, bleu et vert pâle. Tout s'était déroulé simplement, facilement, et quand il m'avait quittée devant ma chaumière, je m'étais sentie un peu moins… seule. Une semaine plus tard, je l'avais entraîné dans cette étable délabrée.

Il avait été mon premier et mon seul amant pendant deux ans. Nous nous voyions parfois chaque nuit pendant une semaine. Il nous arrivait aussi de rester un mois entier sans même échanger un regard. Nos retrouvailles se déroulaient toujours de la même manière : vêtements arrachés, souffles et langues mêlés. De temps en temps, nous parlions, ou, plus exactement, il me parlait des obligations et des responsabilités dont son père l'accablait. Souvent, nous n'échangions même pas un mot. Loin d'être parfaits, ces rendez-vous étaient une délivrance, un répit, les seuls moments pendant lesquels nous pouvions nous montrer un peu égoïstes.

Nous ne nous aimions pas et nous ne nous étions jamais aimés – du moins de l'amour tel que j'en entendais parler. Pourtant, une partie de moi-même s'était effondrée quand il m'avait annoncé qu'il se marierait bientôt. Mais je n'étais pas désespérée au point de l'implorer de me revoir après son mariage.

Isaac inclina la tête en un geste qui m'était familier, puis s'éloigna vers la sortie du village, en direction de l'ancienne étable, où il m'attendrait. Nous nous montrions

discrets dans nos rendez-vous, ne tenant pas à nous faire remarquer.

Nesta croisa les bras.

– J'espère quand même que vous prenez vos précautions.

– Il est un peu tard pour faire semblant de t'en soucier, répliquai-je, mais oui, nous faisons attention.

Comme je n'avais pas les moyens d'en acheter, c'était lui qui prenait la mixture contraceptive, car il savait que sinon, je ne l'aurais pas touché du bout des doigts.

Je plongeai la main dans ma poche et en tirai une pièce. À sa vue, Elain inspira brusquement. Je la lui fourrai dans la main sans un regard pour mes sœurs.

– Je vous retrouve ce soir à la maison.

Plus tard ce jour-là, après un nouveau dîner de gibier, alors que nous étions réunis autour du foyer, je regardais mes sœurs chuchoter et rire ensemble. Une partie de moi avait toujours envié leur complicité. Elles avaient dépensé tout l'argent que je leur avais donné, et hormis le burin qu'Elain avait rapporté à papa pour ses sculptures, je ne savais pas ce qu'elles avaient acheté. Le manteau et les bottes qu'elles avaient réclamés en pleurnichant la veille étaient trop chers. Je ne les avais pas réprimandées pour le gaspillage de cet argent, car Nesta était ressortie pour fendre de nouveau du bois sans que je le lui aie demandé. Et, par chance, elles avaient évité tout affrontement avec les Enfants des Élus.

Mon père somnolait dans son fauteuil, sa canne en travers de son genou brisé. Estimant le moment venu d'aborder avec Nesta le sujet de Thomas Mandray, je me tournai vers elle.

Soudain, un rugissement assourdissant retentit. Mes sœurs hurlèrent tandis que de la neige s'engouffrait dans la chaumière, et une forme gigantesque apparut sur le seuil.

CHAPITRE 4

Je ne sais comment mon couteau de chasse se retrouva dans ma main. Tout se mélangea dans ma tête : le grognement d'une bête géante à la fourrure dorée, les cris de mes sœurs, le froid glacial envahissant la chaumière et le visage pétrifié d'effroi de mon père.

Ce n'était pas un martax, comme je le compris rapidement, mais mon soulagement fut de courte durée. Cette bête était aussi grande qu'un cheval, et si son corps était plutôt félin, il avait une tête de loup. Ses cornes semblables à celles d'un élan me laissaient perplexe. Mais je n'avais aucun doute sur le mal que ses griffes noires acérées comme des poignards et ses crocs jaunes pouvaient infliger.

Si j'avais été seule dans les bois, j'aurais peut-être cédé à la terreur et serais tombée à genoux pour implorer une mort rapide. Mais je ne pouvais pas me permettre de perdre mon sang-froid malgré les battements assourdissants de mon cœur. Je me plaçai devant mes sœurs tandis que